

Jean O'Neil
Pour un nationalisme archéologique et actualisé

Alain Lessard

Number 42, December 1990, January–February 1991

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19871ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lessard, A. (1990). Jean O'Neil : pour un nationalisme archéologique et actualisé. *Nuit blanche*, (42), 20–21.



Jean O'Neil

Jean O'Neil

Pour un nationalisme archéologique et actualisé

Pas de demi-mesure. Les lecteurs de Jean O'Neil, confrontés à la question du nationalisme dans son œuvre, demeurent fermement indifférents ou carrément outrés. La question est pourtant incontournable, dont le libellé pourrait se lire : « Un nationaliste, est-ce un crétin déguisé ? » O'Neil, qui se déclare homme d'un autre âge — « sans nostalgie pour le passé, je méprise le présent par respect pour l'avenir » —, répond à cette question tout en nous conviant à quelques vagabondages au cœur de ses écrits.

Si pour certains, le moteur principal de l'écriture est la fiction, Jean O'Neil n'y concède que peu, et uniquement si cette dernière est bien ancrée dans la trame même de la vie quotidienne et du pays «réel». Qu'on ne s'attende donc pas à trouver dans ses textes les «ingrédients» des best-sellers. D'ailleurs, précise-t-il, «Je suis incapable de lire les grandes chroniques de famille ou de quartier, je suis incapable de lire ça, comme je suis incapable de lire Balzac ou Proust».

«La route ayant aboli le cabotage, ces anses sont maintenant désertes, inutiles. Les plaisanciers les ranimeront sans doute l'une après l'autre car elles sont trop belles, trop inattendues, trop précieuses. Comme des permissions imprévisibles au cœur de l'impossible.»

Giriki et le prince de Quécan, p. 29.

Quécan, le pays «réel»

Par contre, «j'ai une immense curiosité du fondement des choses, des institutions, des origines du monde dans lequel je vis; et j'ai commencé à écrire, d'abord, parce que j'ai une certaine facilité et que j'étais toujours déçu de voir que mes contemporains ne voyaient pas la même chose que moi, ne décrivaient pas la même chose que moi. Et mon projet qui est plus instinctif que volontaire, c'est de m'approprier mon pays et de le décrire. C'est ce que j'ai fait dans *Cap-aux-Oies* où, sans qu'il y paraisse, il y a un inventaire complet d'un coin de pays grand comme un trente sous, avec sa flore, sa faune, sa géologie, sa température, ses habitants. *Promenades et tombeaux* est une suite de récits un peu plus disparates mais qui portent sur des coins et des personnages de mon pays que je me suis également appropriés et que, forcément, j'ai aimés. J'ai éliminé ceux dont je parlais aussi mais que j'aimais moins, pour que ce livre soit un hommage, et pas uniquement à des gens connus. Quand je décris cette femme qui fait cuire des frites sur le quai de Sainte-Rose-du-Nord, je constate que j'ai une profonde affection pour elle. *Gabzou*, mine de rien, est aussi un inventaire de la flore, de la faune, des travaux agricoles et industriels, et des gens. Je parle de tout ça. Le livre est court mais assez exhaustif, il ne manque pas beaucoup de détails

dans la mosaïque. Sauf qu'au premier plan, j'ai mis un enfant. Si dans *Cap-aux-Oies*, je décrivais aussi la fin d'une civilisation, c'est que je parlais du pays dans sa réalité, et non pas dans ses rêves.»

Au fond de la question, l'ennui

«Je m'ennuie, je me suis ennuyé dans la vie comme c'est pas possible. Ce qui m'intéresse n'intéresse pas beaucoup les autres et inversement. Vous comprendrez que ce dont je parle dans *Promenades et tombeaux*, ma curiosité pour la pêche au marsouin et à l'anguille, je vais pas péter loin avec ça.»

«Et puis tous les mouvements nationalistes m'ont toujours ennuyé, pas parce que je suis contre mais parce qu'on finit par ne parler que de ça. Moi, j'ai pas beaucoup de patrie; ma patrie, elle est physique, c'est le pays que j'ai exploré. Au point de vue politique, je n'ai pas de patrie, aucune... Je suis nationaliste à ma façon, comme peu de gens le sont: je m'approprie mon pays dans tout ce que je fais. Pas dans tout ce que mon pays fait, mais dans tout ce que je fais. Et ce dont je parle, je le connais.»

«[...] un référendum pour demander aux Québécois ce qu'ils voulaient, «plain ou toasté».

Giriki et le prince de Quécan, p. 18.

Écriture, subsistance et littérature

«Mes projets d'écriture? D'abord, c'est de toujours avoir quelque chose qui me mette un peu de pain sur la table. Actuellement, c'est un projet pour la société des médecins de l'Université de Sherbrooke. Également, la présentation et les textes du prochain album des photographes Mia et Klaus, et une pièce de théâtre.»

L'écriture de Jean O'Neil sait se faire minutieuse, précise, quasi scientifique, lorsqu'il dresse des inventaires du pays comme dans *Gabzou* ou *Cap-aux-Oies*. Quant à *Promenades et tombeaux*, un livre étonnant, déroutant et dérangeant, — une découverte —, c'est un mélange parfait de lyrisme luxuriant et de critique «virile», critique dont le morceau choisi et savoureux pourrait être: «J'eus le coup de foudre pour l'œuvre de Félix-Antoine Savard quand je lus

Le Barachois en 1960. Je m'empresai alors de lire tout le reste et j'en revins un peu déçu. Son nationalisme et son lyrisme m'ennuyaient. *Menaud maître-draveur*, surtout, était une potion imbuvable. Elle a pourtant fait sa fortune et quelques générations de Québécois en ont tartiné le credo de leur existence. Moi pas. [...] Faut-il rappeler qu'à l'époque la critique saint-denis-garneauit à qui mieux mieux et que la littérature québécoise était un ramassis d'états seconds glaireux que l'on se colportait de faculté en éditeur et d'éditeur en faculté. À coups de subventions gouvernementales, évidemment. Le vide absolu.» ■

*Entrevue réalisée par
Alain Lessard*

Œuvres de Jean O'Neil aux éditions Libre Expression: *Cap-aux-Oies*, 1980; *Giriki et le prince de Quécan*, 1982; *Promenades et tombeaux*, 1989; *Gabzou*, 1990. Aux éditions HMH: *Je voulais te parler de Jeremiah, d'Ozélina et de tous les autres...*, 1967; *Les hirondelles*, 1973. Aux éditions du Ginkgo: *Montréal by foot*, 1983; *Oka*, 1987.

**Jean O'Neil
GABZOU
Libre Expression, 1990;
16,95 \$**

Jean O'Neil prétend faire son chemin malgré la critique, s'être assuré d'un public au-delà. Grand bien lui fasse! C'est prêter trop d'importance à des commentateurs que de leur laisser choisir ses lectures. Mais c'est aussi leur prêter trop d'importance lorsqu'un auteur les recherche en prétendant les contourner. Il y a bien assez de lecteurs du *Readers Digest* au Québec pour aimer ce yaourt de *Gabzou*, nature, sans autre additif que le susucré de contentement d'un beau-père qui ne s'est pas encore heurté à l'âge des punkitudes et se croit trop loin dans la saine campagne pour être le jouet de cette ère de la tête brûlée. J'imagine un jury de professeurs *sécurisés* tendant à O'Neil la couronne de laurier du roman d'évasion. Ils sont enfin sortis de l'univers de leurs polyvalentes infernales et voguent dans l'émerveillement: il y a encore des enfants, des petits anges! Tout va bien dans cet univers de peinture à l'eau!!! ■

Jean Lefebvre